

gobelet, bu la moitié de son contenu et le passa à l'Espagnol qui le vida d'un trait.

— Nous avons échangé nos armes et mêlé notre sang, maintenant nous sommes véritablement frères, dit le chef indien.

Don Pedro et l'Oiseau-de-Nuit, s'assirent ou plutôt s'accroupirent devant le feu, et ils fumèrent.

Il y eut un assez long silence ; les deux fumours semblaient absorbés dans leurs pensées.

Au dehors, le temps était affreux, le tonnerre grondait sans interruption ; la pluie tombait avec force ; des éclairs verdâtres sillonnaient les nues et le vent sifflait avec des plaintes presque humaines.

Le chef indien, son calumet fumé, alla se jeter sur le morceau de feuilles préparé pour lui, et bientôt il s'endormit.

Don Pedro demeura une heure encore absorbé dans ses pensées, puis, succombant enfin à la fatigue, il s'enveloppa dans son manteau et s'étendit près du feu, qu'il avait eu soin d'arranger pour qu'il brûlât pendant toute la nuit.

Bientôt tout dormit dans la caverne.

Lorsque don Pedro s'éveilla, un rayon de soleil éclairait l'intérieur de la grotte, les deux peaux de Jaguar étaient étalées sur le sol, et avaient été soigneusement frottées avec du sel et de la cendre ; la carcasse du Jaguar tué dans la caverne avait disparu, le chef indien s'occupait aux préparatifs du déjeuner.

Diamant, assis sur son train de derrière, semblait surveiller avec un grand intérêt ces apprêts culinaires.

— Mon frère a bien dormi ? demanda le chef dès qu'il s'aperçut que le jeune homme avait ouvert les yeux.

— Oui, répondit celui-ci, mon sommeil a été profond comme la mort : la tempête m'a bercé sans doute ; mais, ajouta-t-il en souriant, j'ai un reproche grave à vous adresser, Chef, vous avez commis une grande imprudence, blessé comme vous l'êtes, de vous être livré aux rudes travaux du dépouillement du Jaguar, et surtout du crochetage et du frottage de ces peaux.

— Bon ! répondit le Peau-Rouge d'un ton de bonne humeur, l'Oiseau-de-Nuit n'est pas une femme, ses blessures sont guéries ou peu s'en faut ; que mon frère pâle regarde mieux, j'ai chassé, moi aussi.

Et il lui désigna du doigt un Opossum pendu aux parois de la caverne et qu'il avait tué avec une flèche ; une partie de l'animal rôtiissait devant le feu.

Don Pedro sourit et serra la main du Chef en lui disant gaiement.

— La journée commence bien, j'espère que nous passerons encore quelques heures ensemble avant de nous séparer.

— Nous ne pouvons pas nous quitter avant de bien nous connaître, répondit l'Oiseau-de-Nuit sur le même ton ; nous sommes frères, nos intérêts sont communs, nous ne devons donc plus avoir de secrets l'un pour l'autre.

— Il est surtout important que nous sachions quels sont nos ennemis, afin de déjouer dans l'avenir les sombres machinations dont sans doute ils essayeront de nous rendre victimes.

— A la bonne heure, reprit le chef, les ennemis connus ne sont plus à craindre.

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de mains, s'accroupirent l'un en face de l'autre sur le sable de la caverne, et commencèrent leur repas avec un entrain très menaçant pour les vivres placés devant eux.

Diamant, en chien bien élové, se tenait sur son train de derrière auprès de son maître et suivait, avec un grave intérêt, chaque mouvement de celui-ci, mais sans lui rien demander, sachant fort bien qu'une part convenable lui serait réservée dans ce plantureux repas.

Les premiers moments furent silencieux, les deux hommes avaient grand appétit ; cependant, lorsque le quartier « d'Opossum » grillé eut été rongé jusqu'à los, la conversation s'engagea, d'abord sur des sujets indifférents comme cela arrive toujours ; mais elle ne tarda pas à devenir sérieuse à la suite d'une question adressée par le Peau-Rouge au Mexicain.

— Frère Pedro, dit-il, est-ce au Presidio del Norte que vous vous rendez, ou bien traversez-vous le Rio-Grande ?

— Je n'en sais rien encore, répondit le jeune homme, mais avant tout laissez-moi vous apprendre, si vous ne le savez pas, que, depuis bien longtemps déjà, je ne porte plus mon nom de famille.

— En effet, je l'ignorais ; répondit le chef avec surprise ; quel nom portez-vous donc ?

— Un nom bien simple, Luis Perez.

— Luis Perez ! s'écria l'Indien avec surprise ; vous vous nommez Luis Perez ?

— Je vous l'ai dit.

— Singulier hasard !

— Comment ? de quel hasard parlez-vous ?

— De celui qui vous a fait précisément choisir ce nom, au lieu de tout autre.

— Le hasard n'est pour rien dans cette affaire ; ce nom a tout au contraire été choisi exprès par mon père, quand il a jugé prudent de cacher notre nom véritable ; du reste, ce nom nous appartient aussi, et nous avons par conséquent le droit de le porter.

— Le nom de Luis Perez vous appartient ? demanda l'Indien avec une surprise croissante.

— Certes, et vous allez le comprendre ; ce nom appartenait à une de mes aïeules qui se nommait dona Luisa Perez de Sandoval, et dont le souvenir s'est conservé dans notre famille entouré d'une auréole de vertu qui nous l'a rendu cher ; mon père, quand il fut contraint de cacher son nom, prit comme une égide, un bouclier, le nom de cette noble femme, seulement il le modifia légèrement.

— Oui, Luisa devint Luis.

— Et Sandoval disparut, ce nom, jadis célèbre, aurait pu trahir l'incognito de mon père en attirant sur lui l'attention, lorsqu'il avait un aussi grand intérêt à se cacher au milieu de la foule, dans une obscurité complète.

— Oui, oui, je comprends, et peut-être la famille Sandoval aurait trouvé mauvais que votre père prit ce nom.

— Nullement, pour deux raisons : la première que nous l'avons toujours ajouté au nôtre.

— Votre père ne se nommait-il pas don Pancho de Luna y Montiel ?

— Oui, don Pancho de Luna y Montiel de Sandoval.

— Je l'ignorais ; peut-être si je l'avais su !... mais quelle est la seconde raison ?

— Tout simplement que la famille de Sandoval est éteinte depuis plus d'un siècle ?

— Ah ! fit-il avec un accent singulier, la famille est éteinte depuis un siècle ?

— Davantage, malheureusement.

— Pourquoi, malheureusement ?